

Maurras et le Félibrige

Éléments de problématique

Victor Nguyen

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2009 —

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Avant-propos

des éditeurs

Cette étude, dont une première version avait été présentée sous forme de communication orale le 9 juin 1977 lors d'une rencontre organisée au château de Barroux sur le thème « Félibrige et Régionalisme », a été publiée en trois parties, au cours des années 1979 et 1980, dans la revue la France Latine (numéros 78-79, 80-81 et 82). Nous en reprenons ici le texte seul, dépouillé de ses 143 notes dont le volume cumulé représente environ trois fois ce texte lui-même. Toutefois quelques notes ont été faites et dans les quelques cas où la compréhension le nécessite vraiment, de courts extraits des notes originales ont été réinsérés dans le corps du document.

Partant de l'évocation du Félibrige proprement dit et de la jeunesse de Maurras, marquée par ses premières rencontres avec Mistral et par la fameuse Déclaration des jeunes Félibres fédéralistes de 1892, Victor Nguyen remet dans sa perspective historique l'incessant combat que dut livrer l'auteur de L'Idée de la décentralisation, contre lui-même, ses proches et les événements, pour expliquer et incarner sa synthèse entre nationalisme et régionalisme, autorité en haut, libertés en bas ; de là, notre auteur passe vite à l'analyse des origines et de la dynamique du mouvement occitaniste tout entier, depuis ses rapports avec l'Action française jusqu'aux convulsions existentielles qui le secouent au moment de la rédaction de l'étude.

Il n'est pas inutile de se replonger dans le climat d'alors pour mieux comprendre les intentions de Victor Nguyen. Nous sommes à la fin des « Trente Glorieuses » mais personne ne sait qu'elles sont finies. Bien que commençant à se lézarder, l'édifice intellectuel marxiste règne en maître absolu sur tout ce qui fait profession de penser. La contestation occitaniste a renié, oublié, toutes ses filiations maurrassiennes, pourtant si nombreuses, et n'est plus baignée que par le marxisme. Elle se nourrit, certes moins qu'en Corse mais plus qu'en Alsace ou en Bretagne, du contrecoup de l'indépendance algérienne ; la sourde interrogation « mais qui est Français ? » résonne à haute voix et ne reçoit pas de réponse, sinon que l'État jacobin est

assimilé à l'opresseur de classe. Cependant les revendications autonomistes, ou simplement régionalistes, restent assises sur des motifs identitaires et font constamment référence à la Tradition.

Quelque peu séduit, voire fasciné par ces mouvements d'Oc où il voit une source potentielle de révolte et de déstabilisation d'un régime qui par ailleurs a fini de neutraliser les dernières menaces révolutionnaires issues de Mai 1968, Victor Nguyen se propose un double objectif stratégique : faire éclater la cohérence marxiste, en révélant aux militants occitans leur héritage maurrassien, et réussir là où l'Action française avait finalement échoué, c'est à dire faire basculer l'ensemble des forces régionalistes dans le camp contre-révolutionnaire et imposer la monarchie par le fédéralisme. Mais Victor Nguyen est un pur universitaire ; si sa pensée transparait ça et là, s'il semble comme souhaiter que son argumentation soit reprise sur un registre purement politique, il reste avant tout un chercheur passionné servi par une rigueur à toute épreuve.

C'est aussi le moment où l'on découvre de nouveaux matériaux historiques, dont les correspondances de Maurras avec Mistral, avec M^{gr} Penon... et Victor Nguyen en fera dans cette étude un usage magistral qui préfigure sa monumentale thèse posthume.

On peut tenter de faire le compte de l'œuvre immense. Pour nous ce n'est encore rien. Mistral a ressuscité au fond de nos cœurs notre histoire, notre légende, notre sagesse provinciale, notre raison même; il a éclairé pour nous jusqu'au sens des choses, telles qu'elles sont, mais telles que nous ne les eussions jamais comprises sans lui. La respectueuse affection dont il avait bien voulu nous permettre d'entourer sa noble vieillesse ajoute à notre douleur. Mais je connais des Provençaux de ma génération qui ne l'ont jamais vu ou qui l'ont vu à peine : aujourd'hui dispersés sur tous les points du monde, ils sentiront qu'avec la personne brisée de Mistral se perd en eux le centre d'une attraction suprême auquel correspondaient, comme par un accord de sourires mystérieux, le nom et l'image de leur pays.

Ceci est un extrait de l'article que Maurras publia dans *L'Action française* du 26 mars 1914 au moment de la mort de Mistral, repris ensuite dans la longue étude (en réalité compilation d'études diverses) qui accompagne la traduction que Maurras nous a donnée du journal rapporté par Frédéric et Marie Mistral lors de leur voyage en Italie, durant le printemps 1891. Ce texte, nul n'en disconvient, est littéralement éperdu de gratitude et d'admiration. Sans doute, le chef de l'Action française est-il coutumier de ces hommages profonds et raisonnés rendus aux pères de son esprit. Mais rarement le ton s'élève-t-il aussi haut qu'ici, et d'une manière générale, Mistral apparaît comme le prototype des héros chers au cœur et au génie de Maurras.

Mais le Félibrige? Lui qui fut honoré en 1941 du titre de *majoral*, identifiait-il la création à son créateur? Ou doit-on penser qu'il ne lui transféra sa fidélité que sous bénéfice d'inventaire? Après tout, il ne participera à la fondation de l'Action française en 1899, qu'après s'être éloigné auparavant de l'action félibréenne. Il est vrai que l'affaire Dreyfus, comme un torrent, emportait tout. Quant à la confiance que Mistral avait mise en Pierre Dévoluy (1862–1932), elle n'empêcha jamais les réserves, puis les attaques ouvertes de l'Action française. Mais Dévoluy ne souleva-t-il pas une contestation généralisée bien plus étendue que la seule opinion royaliste? Et ne vit-on pas, aux lendemains de la Première guerre mondiale, une réconciliation spectaculaire puisque *lou rèire-capoulié*, qui avait connu Maurras au temps de *l'Escolo felibrenco* de Paris, vint enseigner en 1922 à l'Institut d'Action française? Du reste, le mouvement néo-royaliste eut toujours une évidente tendance à prétendre monopoliser l'héritage mistralien, au besoin contre des hommes et des courants propres au Félibrige. En revanche, jamais ne devait se démentir l'attachement de Maurras pour les gens et les choses d'Oc, et il réussit même à imposer cette préoccupation parmi ses propres

disciples. Après tout, la théorie maurrassienne ne sera-t-elle pas aussi une lecture provençale de la France, où systématiquement se trouvent privilégiés les éléments méridionaux, méditerranéens, comme le ferment de l'histoire et de la civilisation nationales ? Orientation fondatrice qui n'empêcha pas Maurras de mener toute son œuvre à Paris, d'écrire de préférence en français, d'aiguiller enfin certaines énergies régionalistes vers des combats hexagonaux ou elles perdaient inmanquablement le sens de l'immédiateté méridionale qui leur était propre.

Allons cependant plus loin que cette infidèle fidélité. L'échec de Maurras, malgré son principat intellectuel, à restaurer la monarchie ne demande-t-il pas à être rapproché de l'échec du Félibrige, en dépit de la gloire mistralienne, à rendre force et vigueur à la culture d'Oc ? Double achoppement historique, décalé dans le temps, et en plans superposés, qui renvoie à une interrogation unique mais majeure : dans un monde dont toutes les valeurs tendent au changement, et au changement le plus bouleversant, à la *révolution*, existe-t-il un lieu possible où puissent s'enraciner les traditions ? L'esprit de tradition ne serait-il pas une des ultimes illusions engendrées par une modernité prodigue en fausses échappatoires pour mieux assurer son empire face aux chocs en retour d'un passé qui n'en finit pas de mourir ? À la limite, l'Histoire, cette systématique glacée dépourvue de recours, a-t-elle encore besoin du Passé ? Question à laquelle, dans un contexte différent et pourtant homologue, un certain Kouzmine, cité par Soljenitsyne dans *L'Archipel du Goulag*, pouvait, sans ironie, répondre par la négative, question préjudicielle qui du même coup *emporte le morceau*. De Mistral, en effet, Maurras, ne tirait-il pas la quintessence poétique et intellectuelle lors qu'il commentait, dans *Maîtres et Témoins de ma vie d'esprit* :

Au soubassement général de [son] œuvre... courent en lettres d'or et de feu deux mots-clefs qui en découvrent le sens profond : *Multa renascentur*. Le monde est fait, inspiré, excité, et comme nourri d'une renaissance perpétuelle : c'est de la cendre des empires et de la poussière des civilisations que sortent les progrès dignes de ce nom. La vie mourrait si elle n'était soutenue, stimulée et alimentée par les morts...

Approche formalisante qui ne doit point celer que sur ces relations de Maurras avec le Félibrige, si nous savons beaucoup de choses, nous les savons fort mal. L'abondance des textes et des propos renferme plus d'adhésion significative que de précision érudite. Lorsque celle-ci apparaît, elle suscite souvent compléments, rectifications, voire controverses, matière à une littérature non négligeable, malheureusement très proche de l'histoire édifiante de quelque côté qu'on la saisisse. Au reste ne transparaît ainsi que l'aspect public des choses, dont les références sont surtout imprimées,

journaux, revues, livres, où l'emporte en définitive le souci de justification du passé. Pour ne prendre que deux événements importants de l'histoire du Félibrige auxquels Maurras se trouva mêlé, directement pour le premier, indirectement quant au second, celui de la *Déclaration des jeunes félibres fédéralistes* en février 1892 et celui du *Comité d'action des revendications nationales du midi* en mars 1922, si nous repérons bien le déroulement des faits, les véritables tenants et aboutissants de ces deux affaires nous échappent encore. Seul, en effet, l'appel à une documentation de type nouveau permettra d'affiner les interprétations et de pondérer les jugements. Tant du côté des archives félibréennes (à commencer par celles de Maillane, avec en particulier les lettres, une centaine, envoyées par Maurras à Mistral) que du côté des papiers de Maurras (encore qu'une partie des lettres de Mistral à Maurras ait été dispersée puis rachetée par divers collectionneurs, un certain nombre d'autres ont eu la chance d'être retrouvées au fur et à mesure du classement des archives maurrassiennes), l'exploitation méthodique des correspondances et des manuscrits jusqu'ici inédits ne manquera pas d'enrichir considérablement nos connaissances.

D'ores et déjà, un dépouillement très partiel nous met en mesure de préciser l'importance des liens tissés par Maurras avec le monde félibréen. Géographiquement, sinon quantitativement, la zone rhodanienne impose sa prééminence, puisque Maurras, Provençal de Martigues, est né aux portes du domaine mistralien par excellence, et qu'outre son attachement personnel à Mistral, il se liera notamment avec Roumanille (1818–1891) et Félix Gras (1844–1901), le Père Xavier de Fourvières (1853–1912), et le frère Savinien (1844–1920), Marius André (1868–1927), et Folco de Baroncelli (1869–1943). Mais élevé à Aix, il y nouera des amitiés solides avec René de Saint Pons (1868–1918), Joachim Gasquet (1873–1921), Xavier de Magallon (1866–1956), Édouard Aude (1866–1941), et n'hésitera pas à se proclamer le disciple de Berluç-Perussis (1835–1902). Il subira aussi l'influence du cannois Frédéric Amouretti (1835–1902), son *alter ego* des années quatre-vingt-dix, à partir de postulats à contre-courant assez similaires, tandis que de communes préoccupations fédéralistes le rapprochaient de l'école marseillaise, Auguste Marin (1860–1904), Valère Bernard (1860–1936), Pierre Bertas (1864–1950) et Pascal Cros (1859–1921), pour ne citer que les plus connus de ces journalistes et écrivains, tous républicains, quand ils n'étaient pas socialistes, souvent en hostilité ouverte avec le Félibrige dont ils contestaient l'autorité, avant de le rejoindre un jour, et qui écrivaient un dialecte illustré par Victor Gélou à l'égard de qui Maurras éprouva toujours une vive admiration. À Paris, où dès 1888 il fréquente les cercles félibréens et cigaliers, à la suite du prix récompensant son étude sur Aubanel, on le verra aux côtés de Maurice Faure (1850–1919), d'Albert Tournier (1855–1909), de Paul Arène (1843–1896), de

Baptiste Bonnet (1844–1925), et les incidents qui l’en sépareront au moment de l’agitation fédéraliste, ne diminueront pas l’estime qu’il leur portait, pas plus que ses relations orageuses avec Paul Mariéton (1862–1911) ne l’empocheront de dire ce que la Cause devait à ce Lyonnais enthousiaste et bégayant. Les lendemains de la *Déclaration* de 1892 le mettront en relations avec des félibres d’à peu près l’ensemble de la terre d’Oc, que lui et ses amis de *l’Escolo felibrenco* de Paris, fondée après son exclusion du Félibrige de Paris, en 1893, entendent non sans mécomptes, remuer dans ses profondeurs : ainsi se rapproche-t-il paradoxalement d’hommes peu favorables à la suprématie rhodanienne, lors même qu’ils admiraient Mistral, les Limousins disciples de l’abbé Roux (1834-1905), Johannes Plantadis (1864-1922) et Raoul Charbonnel (1872-1946) notamment, tous acquis à une graphie déjà occitane, les Languedociens, A. Roque-Ferrier (1844-1907) et Ch. de Tourtoulon (1836-1913), défenseurs de l’idée latine, qui s’éloignent bientôt du Félibrige, Auguste Fourés (1848-1891) et Xavier de Ricard (1843-1911), rouges vifs et albigeois. Si le premier meurt trop vite, le second appuiera les jeunes félibres dans les colonnes de la *Dépêche* de Toulouse. Il y a aussi plus proches des rhodaniens, le royaliste Arnavielle, le républicain Gaston Jourdanne (1858–1905) ancien maire de Carcassonne, sans parler dans la lointaine Gascogne d’hommes comme le grand folkloriste Jean-François Bladé (1827–1900), le romancier Émile Pouvillon (1840–1906) et Jean Carrère (1865–1932), au verbe tribunicien.

Même après la naissance de l’Action française, Maurras ne manquera pas d’accorder une attention toute particulière aux événements du Midi. Le désaccord avec Dévoluy qu’il avait connu ainsi que J. Ronjat (1864–1925), son balle, a *l’Escolo felibrenco* sera, nous l’avons dit, suivi d’une réconciliation totale, et si Maurras différait tactiquement et politiquement de Charles Brun (1870–1946), autre vieille connaissance de *l’Escolo*, les idées de la Fédération régionaliste française recoupaient souvent les *desirata* de l’Action française, et s’inscrivaient dans une semblable volonté de renaissance régionale intégrale. Il ne faudrait pas croire cependant que les seules parentés idéologiques déterminassent les sympathies méridionales de Maurras. Le royalisme d’Albert Bertrand-Mistral (1890–1917), de Pierre Jourdan (1898–1917), de Jean-Marc Bernard (1881–1915), de Roger Brunel (1884–1917), d’Henri Rouzard (1894–1918), explique qu’il ait élevé de splendides *Tombeaux*¹ à ces soldats morts au champ d’honneur, comme la séduction des idées maurrassiennes justifie le ralliement à l’Action française du Blanc du Midi qu’était Arnavielle, des Provençaux Lionel des Rieux (1870–1915)

¹ Livre d’hommages posthumes paru à la Nouvelle Librairie nationale en 1921.

Les notes et leur choix sont imputables aux éditeurs, à partir de celles de Victor Nguyen.

et Marius André, de la Bigourdane Philadelphie de Gerde (1871–1952) et de l’Auvergnat Vermeuouze, du Toulousain Armand Praviel (1875–1944), et du Gascon Emmanuel Delbousquet (1874–1909), du Languedocien Marcel Azaïs (1888–1924) et du Périgourdin Henri Cellierier (1882–1914), d’Albert Pestour (1886–1965) en Limousin, et en Provence de Frédéric Mistral (1893–1968), *lou nebout*, comme de Bruno Durand (1890–1975), autre neveu, mais de Berlucette cette fois. Des affinités profondes sont aussi à la base de l’amitié de Maurras pour J. d’Arbaud (1872–1950) dont il préfaça *La Bèstio dôu Vacarés* (1926). Mais que dire des éloges vibrants accordés à Prosper Estieu (1860–1939) et à Antonin Perbosc (1861–1944), occitans déterminés s’il en fut, et dont leur disciple l’abbé Salvat (1889–1972) fit partie de ceux qui se dépensèrent pour assurer l’élection de Maurras au majoralat en 1941. Il n’est pas jusqu’à un félibre du plus beau rouge, le marseillais Jorgi Reboul, qui eut la surprise en 1937 de recevoir commande de Maurras pour un de ses recueils de vers (Maurras était alors en prison). Mais le Front Populaire ne lui faisait pas manquer pour autant de saluer, à sa manière, un continuateur de Gélou.

Cette familiarité gardée avec ses origines, non seulement provençales, mais *dis Aup i Pirenèu*², encore affirmée par les retours périodiques à sa maison du Chemin de Paradis, où il aimait tant accueillir amis et admirateurs, introduit dans l’adhésion félibréenne de Maurras un nerf d’autant plus vivace (on le vit bien dans le *Brèu de Memori* écrit en 1945 sous le coup de son exclusion du Consistoire) qu’à ses lointains débuts il douta de l’avenir de la *respelido* mistralienne. Enfant de bonne et vieille bourgeoisie provençale, Martigues et Roquevaire, Avignon et La Ciotat, Basse Provence et Pays gavot, Maurras avait grandi au milieu de gens qui parlaient ou comprenaient la langue d’Oc tout en rencontrant les mises en garde maternelles contre le patois susceptible de gâter le français. Aussi ne l’apprit-il que de bric et de broc pour reprendre son expression, en se mêlant aux jeux et aux travaux de ses camarades, voisins ou compatriotes, pêcheurs de Martigues, ou paysans de Roquevaire. Mais en le frappant sur ses quatorze ans, la surdité précoce apportera des entraves à cet apprentissage. Il en savait néanmoins assez pour aller, un peu plus tard, demander *Calendau* à la Bibliothèque Méjanes et s’enthousiasmer à la lecture de l’*Envocacioun à l’Amo de la Prouvènço*. Déjà au Collège catholique d’Aix, où il fut élève de 1876 à 1885, il avait fait connaissance avec *Mirèio*, dont en sixième, un de ses professeurs lut, un jour, à la classe ravie, le « Chant des

² Allusion de l’auteur au voyage que fit Maurras en Gascogne, à l’été 1890, avec les félibres parisiens. Ce périple donna matière à un ouvrage de Paul Arène et Albert Tournier : *Des Alpes aux Pyrénées*, paru chez Flammarion en 1891. La préface est d’Anatole France ; c’est précisément au cours de ce voyage que Maurras rencontra pour la première fois celui dont il allait devenir pour quelques années, selon le mot de Victor Nguyen, le « disciple fervent ».

Magnanarelles ». Inversement, tous ses maîtres, Provençaux de bonne souche, ne portaient pas à la langue d'Oc une pareille attention, à commencer par le plus aimé, l'abbé Jean-Baptiste Penon (1850–1929), futur évêque de Moulins, dont l'influence fut décisive sur le jeune sourd, dans la terrible période qui survit les premières atteintes du mal.

Aussi lorsqu'en décembre 1885, Maurras vient, en compagnie de sa mère et de son jeune frère, s'installer à Paris pour y entamer une carrière de journaliste (il n'a alors pas encore dix-huit ans, étant né en 1868), si l'exil ne semble pas le tarauder outre mesure, livré qu'il se trouve au grand souci de gagner sa vie et à la découverte du monde des idées, ne nous étonnons pas trop de le voir préoccupé d'écrire un grand article capable de lui ouvrir les portes d'une revue importante, celle des *Deux mondes* ou le *Correspondant* par exemple, et songer à une étude d'ensemble sur les écrivains provençaux, Mistral, Aubanel, Roumanille, naturellement, mais tout autant Alphonse Daudet et Émile Zola. Choix très éclectique, nullement dicté par l'attachement à la langue, à peine par les souvenirs du pays ; Maurras persuadé ou à peu près de l'inéluctable déclin des patois, cherche surtout un papier qui le lance. Ce projet n'eut pas de suite, au moins sous sa forme primitive, car l'éloge d'Aubanel qui fut couronné le 1^{er} mai 1888 en sort directement. Première œuvre de Maurras à paraître en librairie, son auteur reçut, au même moment, toujours à propos d'Aubanel, une lettre de félicitations de Mistral l'invitant à se joindre aux félibres. En août suivant il allait faire connaissance du Maillanais lors des fêtes données à la Fontaine de Vaucluse. Ce contact, s'il paraît avoir été franc et ouvert, se révéla bien moins concluant qu'on ne s'y attendait. Maurras aimait à rappeler les objections qu'il osa élever aux propos mistraliens : uniformisation des mœurs, dépérissement de la langue, fatalité de l'évolution historique... À quoi il lui fut répondu que la mission du Félibrige consistait justement à éviter ce qui paraissait inévitable : « *Ainsi s'affirmait et se dressait devant moi la belle et noble image du retour offensif de l'esprit de l'homme et de sa volonté réfléchie, concentrée et disciplinée, quand il lui plaît de s'opposer à quelques flux d'événements inférieurs à l'humanité.* »

Ce qu'il découvrait alors, d'une manière plus confuse qu'il ne l'exprima plus tard, et en quelque sorte à l'état germinal, Maurras le traduira pleinement par son discours de réception à l'Académie française le 8 juin 1939, qui se clôt si symboliquement sur des vers d'un chanoine avignonnais du XVII^e siècle nommé Sabòli :

Et laissons donc (*bis*)
Les choses vaines
Et que nos cœurs (*bis*)
Battent plus fort
Que toutes les cloches.

Les mécanismes de l'histoire sont héroïques, comme le souligne le même discours, reprenant une phrase centrale d'*Anthinea*, et ils reposent sur le choix motivé et clair de notre esprit acharné à ne pas s'abandonner à la mort :

À peu près comme pensait le vieil Hellène, *l'esprit vient et il met toute chose à sa place*. Dès qu'on s'affranchit du chaos, il n'est plus difficile de revivre et de repartir. Dès que le cœur, roi de la vie et roi du monde, a pris la raison pour ministre, il s'avance, allégé, il marche, libère dans la pure lumière qui lui permet de retrouver, de rallier le mouvement des bonnes volontés universelles, avec son capital de bontés et de bienfaisances, franches de tout passif et qui travaillent à reconstruire un noble avenir.

Ici Auguste Comte se joignait à Frédéric Mistral dans une inspiration toute gonflée de l'Oc, lors même qu'il s'ignore. En attendant, bien loin en arrière, ce jour d'été 1888, « *la semence était jetée* », constatera Maurras. C'est dire qu'elle ne germera pas tout de suite. Un hiver passera... Dans cette période probatoire ne se glisse-t il point une part très consciente de stratégie littéraire? Certainement, mais à elle seule, elle n'explique pas ce qui suivit. L'été 1889, peut être en août, Maurras n'hésite pas à écrire à l'abbé Penon :

Surtout ne parlez plus de Mistral. C'est un homme de génie, mais assommant de vanité. Ceux qui ont connu Victor Hugo le trouvaient beaucoup plus fou, mais pas si sot que notre Maillanais. Et sa sottise naturelle a pour doublure celle de Mariéton. Additionnez et vous aurez un total incommensurable. Pour moi j'en ai assez de l'un et de l'autre, bien que l'un et l'autre se soient montrés toujours gentils à mon égard. Ils m'agacent : qu'y faire ?

Nous ignorons la cause de cette acrimonie. Personnelle? Politique? Nous sommes à la veille des élections qui vont voir l'échec du Boulangisme et Maurras comme *L'Observateur français*, le quotidien catholique où il écrit alors, mène furieusement campagne pour le général. S'agissait-il de dissentiments sur ce point? La saute d'humeur n'est même pas à exclure, non plus que certaines rancœurs du Félibrige parisien, car la politique maurrassienne est, quant aux circonstances, plus que fluctuante à cette date. Dans tous les cas, un peu plus d'un an écoulé, le 30 décembre 1890, au même abbé Penon, il avoue :

Vous ai-je dit que j'ai passé une journée délicieuse à Maillane avant de revenir à Paris. Un tas de préjugés que j'avais contre Mistral se sont envolés là. Il faudrait que vous le vissiez. Son félibrige n'est pas vulgaire comme celui des ordinaires banqueteurs. Il a une idée qui a « du demain », pardon je voulais dire de l'avenir. Et en tous cas, au rebours de la plupart des hommes de génie, Mistral comprend tout ce qu'on lui dit.

Sans un pareil renversement d'appréciation, y eut-il eu une *Santo Estello* à Martigues en 1891 ? Déjà Maurras était devenu secrétaire du Félibrige de Paris et rédacteur en chef de son organe, le *Viro-Soulèu*. Lorsqu'un jour, son ancien professeur se permettra quelque ironie sur la cause félibréenne, il s'attirera cette réplique cinglante :

J'ai souvent supporté que vous utilisiez contre l'idéalisme subjectif ou le criticisme transcendantal de ces armes légères qui pourraient servir aussi bien contre la Trinité ou la Transsubstantiation et qui ont servi, en effet, contre ces doctrines chrétiennes. Je les supportais aisément car j'ai des sourires en réserve pour toutes les opinions, principalement pour les miennes. Tout ce qui m'est intérieur peut d'ailleurs exciter au dehors la gaieté ou la mélancolie, je vous avoue que je n'en ai point souci. Mais le Félibrige est une doctrine que je prêche. J'y ai converti à Paris pas mal de gens, jeunes et vieux. Et comme elle n'a absolument rien d'immoral ni d'irréligieux, comme elle ne peut choquer en rien des idées auxquelles vous tenez plus qu'à votre vie, il me paraît singulier que vous assembliez des plaisanteries ou des statistiques contre elles. À quoi bon ? Ce n'est pas moi qui vous apprendrai quels bizarres retours de fortune ont certaines langues ni comment elles font les mortes quelquefois.

Et d'évoquer la résurrection du tchèque pour reconnaître aussitôt qu'en l'affaire se trouve surtout abordée « la question provincialiste ». On ne la prend pas au sérieux ?

Sachez donc que la seule cause de la faiblesse de la province c'est l'apathie des provinciaux et que, s'ils voulaient secouer cette apathie, dont la cause n'est point en eux, mais bien dans le régime absurde qu'ils subissent, toutes les forces innombrables de la nature et de l'histoire s'éveilleraient en leur faveur et seconderaient la révolte de leurs intérêts.

À cette date, 15 décembre 1892, l'agitation fédéraliste bat son plein, divisant le Félibrige, scandalisant une partie de la presse, surtout à Paris. De la maintenance culturelle, on est passé à la revendication politique. Détournement de la Cause ou son prolongement naturel ? Partant ne risque-t-on pas de faire passer la langue en second plan ? Mistral ne semble pas trop

le craindre qui appuie les jeunes félibres dans *L'Aïoli*, pas plus que Maurras dont une lettre du 5 septembre 1894 à Mariéton esquisse un avenir possible :

... je ne doute pas qu'en cas de succès définitif dans les parages incontestés de la terre d'Oc, il ne faille chercher à étendre de toutes parts notre domaine, vers les Alpes italiennes, en Catalogne et naturellement vers le Lyonnais et le Poitou, qui sait même ? jusqu'à la Loire. Aucun empire ne se maintient que par la conquête. Mais ce qu'il nous faut conquérir à présent, c'est le droit d'être maîtres chez nous. Ce qu'il faut publier, et qui est vrai, du reste, est que nous n'avons pas d'autre ambition que celle-là.³

Duplicité tactique dissimulant un nationalisme « occitan » en gestation ? Ou plutôt incertitudes sur le long terme ? Maurras s'élevait dans la même lettre, une fois de plus, contre toute accusation de séparatisme. Position identique à celle de Jules Boissière, qui, le 3 août 1892, depuis le Tonkin, disait à Mariéton sa joie de l'avoir vu rappeler dans la *Revue félibréenne* les thèses qu'il défendait déjà en 1884 au Café Voltaire en compagnie d'Amouretti et de Valère Bernard :

Je ne vois pas trop comment on pourrait nous accuser d'être de mauvais français, par le seul fait que nous avons rêvé pour notre pays une organisation fédérale, un système analogue à celui des États-Unis, ou encore de la Suisse ; ou peut-être même, ne considérant que le midi, compté pour plus tard sur un *home rule* comme celui qu'ont obtenu les Hongrois et qu'obtiendront certainement les Bohémiens, les Tchèques, les Croates et cent autres.

Pas plus que Maurras, Boissière n'entend se séparer de l'ensemble historique français. Si affleure un sentiment de nationalité, celui-ci se compose bien plus qu'il ne s'oppose avec le patriotisme français. Son adversaire désigné reste le jacobinisme. Alors, une habile tentative de la droite pour doubler les républicains sur leur gauche ? Mais tous les fédéralistes sont loin d'être des conservateurs, à commencer par Boissière, quoique gendre de Roumanille. Incontestablement le terme de fédéralisme s'inscrivait dans une sémantique démocratique. Il évoquait la Commune, rappelait Proudhon, demeurait familier à des hommes comme Fourès ou Louis-Xavier de Ricard qui lui avait consacré un livre et à qui sans doute Maurras s'adressait en véritable disciple, vers 1892 :

Nos amis de Marseille, qui appartiennent à une opinion politique plus avancée que la nôtre se demandent si les divergences n'empêcheront pas notre accord. Il me semble que non. Je crois que nous pouvons

³ Paragraphe extrait d'une lettre de Maurras à Mariéton, 5 septembre 1894 (source : fonds Mariéton au musée Calvet, Avignon).

trouver un accord. Mais tant que nous dirons ces choses tout seuls, nous serons soupçonnés de dissimulation, d'hypocrisie, que sais-je? Vous connaissez nos gens. C'est pourquoi Amouretti vous prie d'écrire à Pascal Cros, à Baptiste Artou... C'est tout à fait essentiel... Mais comment faire entendre qu'il n'y a dans notre initiative ni cléricalisme, ni monarchisme, ni intérêt personnel qui tienne? Comment les convaincre que nous avons voulu seulement le bien du pays et que, si vous aviez été à Paris, c'est vous, vétéran de la cause, promoteur de l'idée, que nous eussions supplié de parler en notre nom.

Les suspicions ne venaient pas seulement de vieilles barbes républicaines, Félix Gras, Sextius Michel, Baptiste Bonnet. Les socialistes marseillais de *La Sartan* se méfiaient aussi. Et Maurras paraissait devoir se justifier. Remarquons que lorsqu'il entame sa campagne fédéraliste, il ne se soucie guère de la monarchie : nous avons dit son long passage à *L'Observateur français*, journal rallié s'il en fut, où du reste Amouretti écrira jusqu'en 1895, date où ce quotidien disparaît. Quand au *Réveil de la Provence* du même Amouretti, publié à Cannes en 1890, il s'affirme à la fois autoritaire et réformiste. Et après son départ de *L'Observateur français*, en août 1891, si Maurras commence à collaborer à la *Gazette de France*, il écrit aussi dans *L'Événement* dont l'opinion républicaine est bien établie. Le monarchisme de Maurras, pour latent qu'il soit, ne se cristallise réellement qu'entre 1895 et 1897, lorsqu'après sa collaboration à *La Cocarde* de Barrès (septembre 1894 à mars 1895), il entre au très orléaniste *Soleil*, à la demande même de ses directeurs, les Frères Hervé, en avril 1895. Si Maurras est un homme de droite, et dans le contexte qui est le nôtre un Midi, c'est un Blanc du Midi à la manière de Mistral, qui résista toujours quant à lui à toute annexion royaliste. Pour lors, le contenu institutionnel lui paraît le plus significatif et ses références s'étendent aussi bien aux États-Unis d'Amérique qu'à l'Empire Allemand, comme deux types révélateurs de gouvernement local. Dans une lettre à Henri Mazel, en 1894, n'évoque-t-il pas un hypothétique « Conseil fédéral de la République Française », après avoir fait allusion à une éventuelle « sénéchaussée de Nîmes », mélange des genres et des traditions plus que caractéristique? Et s'il y a suspicions des éléments avancés, suspicions légitimes, elles tiennent plutôt à des dissentiments normaux, malgré l'estime et l'amitié (les Marseillais ont d'excellentes relations avec Maurras et Amouretti) entre conservateurs et démocrates, *traditionalistes et révolutionnaires*, les seconds craignant probablement que, par le biais des libertés locales, les anciens partis ne mettent la main sur le pays. Non sans raison, l'évolution de la politique maurrassienne va le prouver, dans un Midi où la bourgeoisie de forces vives, à la différence de son homologue catalane,

reste, à droite comme à gauche, et sauf exception, à peu près indifférente, sinon hostile, à la Renaissance d'Oc. Dédain ou scepticisme, qui coïncide avec une désaffection aussi frappante dans les classes populaires, où l'utilisation quotidienne du patois s'accompagnait d'un détachement de fait d'une langue jugée inférieure par ses propres locuteurs. Extraordinaire complicité dans l'aliénation : le *refoulement culturel* de la part de l'école centralisée rencontra l'approbation, au moins tacite, des populations méridionales. Sans doute se produisit-il des résistances spontanées, dont nous connaissons encore mal les types et les formes, mais qui ne dépassèrent probablement pas la contestation individuelle, voire caractérielle, dans l'incapacité où elles se trouvaient de s'épanouir en une authentique conscience de destin. La difficulté du Félibrige à sortir du rôle de *société littéraire* ne tient pas seulement à la faiblesse de son recrutement, à l'étroitesse de son milieu social, à ses aspects conservateurs ou à ses querelles intestines. Un consensus lui fit toujours défaut, un consensus qui se cristallisait au même moment Outre-Pyrénées (les *Bases de Manresa*, charte du catalanisme, suivaient en 1892, à un mois près, la *Déclaration des jeunes félibres*) et qu'il faut bien appeler national. Les vaines tentatives que firent les félibres pour élargir leur mouvement en parallèle des références permanentes chez eux à la lutte des nationalités fournissent des signes non trompeurs de cette absence, ainsi que de la manière dérobée dont elle était ressentie, traduite sur le plan du discours et du mythe de préférence à celui de la conscience et de la tactique.

L'oscillation du vocabulaire maurrassien de l'autonomie locale, *fédéralisme*, *régionalisme*, *décentralisation*, terme finalement le plus significatif, sinon le plus courant sous sa plume, comme le compromis difficile qu'il réalisa entre nationalisme et régionalisme expriment pleinement cette ambiguïté des revendications méridionales condamnées par la conjoncture historique à se borner au seul terrain culturel, le plus petit commun dénominateur, alors que culture et langue représentant l'indice synthétique de l'appartenance, supposent des instruments adéquats de défense et de solidarité, politiques et économiques, tels que la déclaration de 1892 les envisageait :

O, voulèn uno assemblado soubeirano, à Bourdèus, à Toulouso, à Mount-Pelié, à Marsiho o à-z-Ais. E aquélis assemblado regiran nosto amenistracioun, nòsti tribunau, nòstis escolo, nòstis universita, nòsti travaï publi. E se de gènt contro-iston qu'un pople revèn pas sus lou camin deja fa, ié respoundren qu'acò's aço : noun cercan de coupia li causo d'autre-tèms, mai de li coumpleta e di li perfeciouna.

Quelques années plus tard, en 1897, Maurras, déçu, pouvait reprocher au Félibre de ne pas étayer et coordonner sa doctrine de la langue, de

somber dans l'inconséquence et l'apathie⁴. Mais ces assemblées souveraines disséminées régionalement ne risquaient-elles pas de saper l'État central, plutôt que de partager avec lui les grandes responsabilités collectives ? Le choix final de Maurras s'exécuta en toute clarté qui renversa la tactique la plus courante des milieux félibréens dont il tirait les leçons :

L'illusion de notre jeunesse, écrivait-il en 1904, fut de penser que la décentralisation et la fédération pourraient être obtenues en France par en bas, par l'initiative des groupes et avant la restauration du pouvoir central. L'expérience m'a fait comprendre que nos groupes naturels sont trop dispersés, trop faibles, trop flottants pour n'être pas maintenus indéfiniment dans leur état présent d'inorganisation, par tout gouvernement qui y a intérêt, c'est-à-dire par tout gouvernement électif. Toutes les fois qu'un groupe s'organisera sérieusement il devra s'appuyer sur des idées absolument révolutionnaires afin de pouvoir repousser et exclure dans tous les cas toute ingérence de l'État : ce groupe devra donc s'orienter dans une direction anarchiste et anti-nationale ; au lieu de fortifier la patrie par le réveil des groupes locaux il la diminuera par des tentatives de scission, d'ailleurs puérides et sans aucun profit pour ces groupes eux-mêmes.

L'analyse est aiguë de ce que Maurras appelait, le *morbus democraticus*, mais où surtout il faut saisir l'exemple typique d'une *aporie française* dont s'inscrit en *creux* le diagnostic rigoureux, celui d'une déstabilisation qui s'effectue sous nos yeux : en raison de la construction nationale par en haut (les quarante Rois qui ont fait la France), rassemblant au surcroît des populations bien plus hétérogènes qu'on a bien voulu le dire (mais moins hétérogènes qu'en réaction certains l'affirment aujourd'hui), l'État s'est arrogé ici une telle dotation d'autorité, autant historique (vocation permanente au rassemblement toujours jugé en défaut) qu'*historienne* (dévalorisation systématique de l'histoire précédant l'entrée dans l'orbite *nationale*) que le simple citoyen est voué à demeurer un perpétuel sujet abîmé dans la révérence envers le pouvoir central ou attaché à sa contestation. Par conséquent, toute volonté d'autonomie, de *self-government*, qu'elle soit de l'ordre social ou de l'ordre régional, si elle est tant soit peu cohérente se voit, pour persister dans l'être, acculée au séparatisme virtuel. À cet égard, la Révolution a

⁴ Cf. cet extrait d'un article de Maurras dans la *Gazette de France* du 26 juillet 1897 :

Non seulement le Consistoire ne fait rien pour répandre les œuvres en langue d'Oc et pour maintenir cette langue ; mais comme il se recrute lui-même, en plus d'un cas, ses choix ne semblent rien signifier que le parti bien arrêté et la résolution bien prise de ne rien faire à l'avenir. Il se lie les mains, il s'organise pour l'impuissance.

donné une terrible accélération à un processus déjà à l'œuvre, quoiqu'en pensait Maurras, sous l'Ancien Régime, en privant de surcroît cet État des ressources de légitimité propres à la vieille monarchie : d'où à la fois cette rigidité et cette instabilité de la vie politico-administrative de la France contemporaine. À la dissidence de la bourgeoisie a succédé, après son accession au pouvoir, une dissidence non moins typique de la classe ouvrière. De même les particularismes historiques dits « régionaux » promis au dépérissement n'ont dû qu'à leur évolution radicale dont nous sommes aujourd'hui les témoins de ne pas sombrer dans la folklorisation qui les a toujours menacés. Nul n'en était plus conscient que Maurras à la veille de l'Affaire Dreyfus qui pour lui précipitera seulement les choses. Suivant comme journaliste la descente des félibres parisiens en contrepoint du voyage de Félix Faure dans le Midi, au cours du mois d'août 1897, le spectacle de l'impuissance félibréenne lui apparaîtra éclatant, comme il le décrira dans la *Gazette de France* :

Il n'est pas jusqu'à ce malheureux Félibrige, abandonné, trahi ou ridiculisé par ceux même qu'on nomme ses défenseurs, en lequel je pense qu'il faille espérer malgré tout. Je n'ai perdu sur lui aucune illusion utile. J'ai cru jadis que ces agitations turbulentes, ces promenades fluviales et maritimes, ces fêtes de jours et de nuits, ces harangues de cérémonie avaient quelque avantage. C'était une erreur ; il m'a fallu la corriger pour me rapprocher de la vérité. Et les suites de mon erreur, si j'y eusse persévéré, me donnent un petit frisson quand je les imagine. Regarde me dit la Vérité, mon amie, regarde et considère celui que tu serais si je ne t'avais éclairé. Et elle me montre du doigt ces cigaliers et ces félibres qui, chapeaux de travers, courent les villes et les campagnes, en servant de risée aux populations.⁵

Jugement très sévère, proche de celui que Charles Brun émet au même moment dans son *Évolution félibréenne* dont Maurras justement recommande la lecture au cours du même article. Mais Maurras ne vise-t-il pas de préférence les félibres parisiens avec qui il a de vieux comptes à régler ? Cinq jours après l'article cité, l'inauguration du monument à Anselme Mathieu dans sa ville de Châteauneuf n'inspire à Maurras qu'un redoublement de pessimisme. Mais voilà que les voyageurs gagnent Maillane où Arnavielle et Carrère évoquent le « vrai Félibrige, le félibrige de Mistral » : « Quand nous avons repris la route d'Avignon, beaucoup d'entre nous se disaient que si quelque chose a fini à Châteauneuf, quelque chose a peut-être commencé (ou recommencé) à Maillane. »

⁵ Paragraphe extrait d'un article de la *Gazette de France*, 6 août 1897.

Malgré tout Mistral lui-même n'était point épargné. Ce retour de flamme suivait sans l'effacer une réponse courtoise mais ferme à *L'Aioli* qui s'étonnait de voir *L'Évolution félibréenne* prétendre faire œuvre novatrice en identifiant félibrige et régionalisme, alors que le statut félibréen jetait les bases d'un pareil projet. À quoi Maurras avait rétorqué : « Il y a si longtemps que ce statut est méconnu, oublié, violé de mille façons ». Ne nous étonnons pas de cette solidarité affirmée avec le disciple direct de Roque-Ferrier qu'est Charles Brun. Maurras partage alors très souvent le point de vue des Languedociens, dont il se sentait plus proche que des Provençaux jugés trop souvent timorés, Marseillais mis à part, et réservée la personnalité de Mistral. Ne regrettait-il pas une certaine intransigeance rhodanienne : « Que de fois Toulouse, Montpellier et Brive ont été poussées inutilement aux menaces de schismes et même aux schismes effectifs », écrivait-il dans la *Gazette de France* du 26 juillet 1897. Dans cette période de gestation de l'Action française (1899) et de la Fédération régionaliste française (1901) dont l'organe sera l'Action régionaliste, se précisaient donc les dissentiments qui feront dériver aussi bien Charles Maurras que Charles Brun loin de la tentative du renouveau félibréen que va marquer à partir de 1901, Pierre Dévoluy, *lou capoulié de l'accioun*. Au point de vue purement méridional, tout entier tourné vers la langue, centré sur le peuple d'Oc, nationaliste avant la lettre, de ce dernier, l'Action française et la Fédération régionaliste française opposeront, en fait, des synthèses où l'Oc, quoique vigoureusement repris en compte, ne pourra en tant que tel que passer au second plan. Cela est particulièrement évident dans le cas maurrassien.

À la différence de Mistral dont le patriotisme français reste indiscutable mais qui est demeuré par certains côtés un homme de 1848, du printemps des peuples, non sans chevauchements du contenu idéologique de son œuvre, Maurras en effet a toujours répudié le principe des nationalités. Il n'entendait pas non plus opposer mais composer langue d'Oc et langue d'Oil, Midi et Nord, dans leur parenté romane. Et s'il fondait son attachement à l'Oc sur le soubassement de ses origines personnelles, il débordait cet enracinement de toutes parts :

Il est clair que la disparition de certains corps de peuple et l'effacement de certains caractères ethniques ont été souvent nécessaires à la génération d'événements qu'il est impossible à l'histoire de ne pas juger de grands biens.

Ainsi des Barbares qui se fondirent dans le masse gallo-romaine, puisque la Latinité, malgré la tension conceptuelle introduite par Maurras dans ce terme, était à ses yeux, comme héritière de l'hellénisme, le foyer même de la civilisation.

Le sentiment provincial se conduit, on le voit, par des considérations de probabilités plutôt que par des déductions mathématiques. Il résulte d'un certain état historique et géographique donné. Il s'applique à notre nation et non point à une autre; à la France de la fin du XIX^e siècle, non à celle d'un autre temps. Si les circonstances étaient radicalement différentes, il faudrait appliquer un régime radicalement différent; et le fédéralisme, loin d'y être ainsi souhaitable, nous pourrait exposer, au contraire, à mille dangers : ce serait par exemple, dans le cas où les différences locales deviendraient plus marquées que les traits de la ressemblance nationale, la centralisation devenant alors une pressante nécessité.

Ces lignes impliquaient à terme l'affadissement du fédéralisme maurassien déclassé par la primauté du danger allemand comme par le rebondissement de la vague révolutionnaire. Elles en montrent aussi l'aspect contradictoire, exaltant d'un côté les particularismes tout en les secondarisant par avance, et de l'autre, attaché à l'Oc par toutes les fibres de l'être sans cesser de tenir en lisière les formations historiques divergentes du composé gallo-romain :

Imaginez... qu'au lieu de couvrir quelques arrondissements de frontières, nos langages hétérogènes, tels que le basque et le flamand, occupent de grandes provinces, au point d'y faire échec au parler national : il y aurait grand intérêt à presser énergiquement l'assimilation de ces Bataves et de ces Basques aux coutumes gallo-romaines bien loin de leur ouvrir aucune libre disposition de leurs mœurs.

Ses positions vis-à-vis des autonomismes alsaciens et bretons durant l'entre-deux-guerres illustrent bien la continuité de sa réflexion à ce sujet. Ce qui ne l'empêchait pas d'ériger à part le destin méridional bouleversé par la renaissance félibréenne :

Mistral a vaincu. L'impulsion est donnée, tous les jours son action s'étend, se précise. Quand cette action serait de nature à créer des dissentiments, des difficultés, des querelles au sein de l'unité française, il n'est sans doute plus temps de s'y opposer. Un certain sentiment provençal et languedocien est créé, ardent, fécond, prosélytique, il adhère à l'esprit et aux sens de beaucoup de méridionaux. Qu'il soit dangereux ou coupable, cela n'importe plus : et mieux vaudrait l'organiser et lui céder sur quelques points que tenter de le supprimer complètement; car il résisterait, et la lutte serait amère, et le résultat, quel qu'il fut, servirait mal la cause de la concorde nationale.

Il y a plus, ajoute-t-il : Mistral étant l'écrivain classique par excellence, son œuvre ne peut qu'enrichir et assainir la littérature française, classique de traditions mais détournée de son génie depuis le Romantisme. Ce qui

n'empêcha pas Maurras de conduire en relais nombre de ses lecteurs sur la voie de l'occitanisme le plus cohérent : que l'on songe à Pierre-Louis Berthaud (1899–1956) et à Jean Lesaffre (1907–1975), à l'abbé Salvat et à Ismaël Girard (1898–1976), voire à François Fontan, tandis que la *supernation latine* de Roger Barthe n'est pas sans lui devoir quelque chose.

Et par exemple, les réticences maurrassiennes devant l'évolution du catalanisme apparaissent significatives d'une pensée soumise par ses fidélités multiples et son empirisme fondamental, à des tensions vigoureuses et quasi exemplaires. Certains pouvaient ainsi s'étonner de voir l'Action Française négliger dans ses jugements sur les affaires hispaniques les libertés régionales au profit de l'unité madrilène. Solidarité monarchiste qui sacrifiait le fédéralisme initial ? L'article par lequel Maurras salua la disparition du président de la Généralité, le colonel Fransesc Macià (1859–1933) ne laisse pas de nuancer fortement une hypothèse aussi sommaire. Pourtant le ton est apparemment très sévère (*L'Action française*, 26 décembre 1933) :

Le colonel Macià sera nommé dans son pays le libérateur de la Catalogne. Le reste des Espagnes reconnaîtra en lui l'un des auteurs les plus directs et les plus actifs de la Révolution de 1931. Sans l'appoint catalan dont il était le maître, jamais la République n'eût été proclamée à Madrid.⁶

Si le monarchiste s'exprime ici, le fédéraliste n'est pas loin qui dénie cependant au principe fédératif la capacité d'organiser républicainement un pays, Espagne ou France, formé lentement par des siècles de monarchie. Macià ne s'inquiétait-il pas, sur son lit d'agonie des divisions du peuple catalan ? Après l'avoir noté, Maurras poursuit en ces termes :

Reste, il est vrai, la Catalogne. Reste même, j'allais dire même et surtout l'idée catalaniste. La-dessus, nos vues n'ont pas varié, vues qui n'ont été ni démenties ni hélas ! vérifiées par l'événement. L'avenir catalan postule un statut de profonde autonomie pour la Catalogne. L'avenir catalan postule aussi une union à la vie économique et spirituelle de l'Espagne. Ce double impératif, nullement contradictoire, trouve selon moi, ses satisfactions nécessaires, suffisantes, complètes dans un système d'UNION PERSONNELLE de la couronne de Catalogne à toutes les couronnes que rassemble un moderne souverain d'Espagne.

Et d'évoquer le trialisme (Autrichien, Hongrois, Slaves), qui eut sans doute sauvé la monarchie des Habsbourg. La situation espagnole l'incitait au rapprochement. Lui-même n'avait-il pas parlé tantôt des « Espagnes » ?

⁶ Phrases tirées de *L'Action française* du 26 décembre 1933 « Politique : Heur et malheur du colonel Macià ».

« Le salut de l'ancienne monarchie du roi Alphonse eut été (toujours selon moi, qui n'engage que moi) dans un statut fédératif où les Catalans auraient pu trouver toute la liberté qu'ils revendiquaient » sans que les prérogatives souveraines du monarque eussent été atteintes : « Un César avec des *fueros* », la vieille formule, qui remontait à l'*Enquête sur la monarchie* revient tout naturellement sous sa plume, et de ce fédéralisme, il n'a garde d'oublier les Basques à côté des Catalans et de tous les autres Espagnols. Maurras refusait par ailleurs de voir dans l'échec des Bourbons d'outre-Pyrénées un démenti à sa propre doctrine :

... il est exact que si certains catalans, plus ou moins imprégnés de nos conversations, ont bien essayé de porter dans leur pays et jusqu'aux pieds du trône quelques unes de ces idées, rien de sérieux n'a été fait sur ce programme précis, ni dans les conseils de la Couronne, livrée au libéralisme de droite qui est la plus courte et la plus sommairement autoritaire des doctrines, ni dans les partis du catalanisme agités, eux, par un mélange d'anarchisme socialiste sans frein et de libéro-socialisme également sans mesure.

Aussi laisse-t-il prévoir, à terme, l'échec de l'œuvre du colonel Macià envers lequel il s'efforce, quoiqu'il en ait, à l'objectivité :

Tour à tour opposant et agitateur, militant et belligérant, triomphateur et dictateur, Macià termine une carrière qui ne manque pas de beauté. Mais le bonheur en est évidemment mesuré. Il aura accompli l'émancipation qu'il rêvait. Il en aura réglé la forme, défini le degré, excité et tempéré les rudes élans. Ce qui était dans ses vœux, il l'aura contemplé, salué et béni de ses yeux. Puis les faiblesses sont apparues, les tares, les menaces.

Le propos est familier à Maurras, qui de l'intérieur, aime à reconstituer une histoire. Mais ici on sent l'évocation empreinte d'une gravité particulièrement, sans intention polémique, attachée à peser au plus juste ; des sentiments très personnels y affleurent comme si, prolongeant la courbe d'un destin, Maurras y lisait la contre-épreuve du sien dans celui, non sans échos, du colonel Macià. Sans doute reste-t-on loin de l'hommage fraternel rendu au président de la Généralité par le *Capoulié* Marius Jouveau en janvier 1934 : « counsciènci vivanto de Catalogno... libérateur bèn avant la liberacioun (...) lou Félibrige qu'en 1927 quand Macià ero rebuta de pertout l'avié nouma soci, l'a ploura dou même cor que li Catalan. » Mais Maurras ne parle-t-il pas aussi pour son propre compte et des lignes de force qui se sont croisées dans sa pensée et dans son action, jeunes félibres de 1892 et royalisme de l'Action française ? « Quel envers d'une belle vie ? Quel épilogue d'un beau livre, le plus beau des livres peut-être, celui d'une conspiration qui réussit : le livre

de Mazzini et de Garibaldi, le livre de Cavour et de Mussolini ! » Ces derniers ont su s'appuyer sur une dynastie, Macià non. Que ses amis comprennent où pour eux se trouve l'avenir : « Vive la République catalane ! Ou le comte de Barcelone ! Et vive le roi ! »

Il est certain qu'au sein du Félibrige beaucoup devenaient méfiants moins envers Maurras lui-même que par crainte des annexions possibles du mistralisme par l'Action française. Maurras est un mistralien lui aussi, on ne songe guère à le nier, mais sur tel ou tel sujet son interprétation de Mistral fait naître critiques et mises au point. Une revue comme *Calendau* que dirige à Montpellier Pierre Azéma (1891–1967) et où fructifie volontiers l'héritage dévoluyste se montre, à cet égard, d'une vigilance sourcilleuse. Lorsqu'en 1937 Jean Lesaffre, dans un article du *Gai Saber*, l'organe de *l'Escolo occitano* de Toulouse qu'anime l'abbé Salvat (et dont Maurras sera élu en 1942 *jos capiscol*) se plaint à distinguer au sein du Félibrige, une opposition traditionnelle entre les fédéralistes, partisans de l'action directe, et ceux qui accordent priorité à la défense de la langue, Azéma ne manque pas de lui répliquer que le fédéralisme de la *Déclaration* de 1892 n'y était point chose neuve, que Mistral, Fourès et X. de Ricard le prênaient depuis longtemps. Seul tranchait par son originalité le *politique d'abord* et au demeurant Mistral, toujours méfiant à l'égard des partis, n'eut jamais de cesse de poser, au contraire, la langue comme nécessité première. *Calendau* célébrera néanmoins en 1942 le cinquantième anniversaire de la *Déclaration*, mais en insistant bien sur le sens à donner à cette commémoration :

Lou pòu faire – e nous lou fau dire – sènso uno emoucioun particuliero, sènso lou mendre sentimen de persounalo e dirèito amiracioun o recounèissenço. Car, en verita, devèn rèn à la Declaracioun dòu Voltaire. Nous a rèn ensigna : tout èro deja dins Mistral : sis autour lou sabien e l'an di...

L'étonnant plutôt, du point de vue strictement félibréen, est que ce texte, « *parafraso de l'evangèli maianen* », ait connu un tel retentissement. Même aujourd'hui, ne fallait-il pas encore convertir au mistralisme une partie du Félibrige ? Ceci n'expliquerait-il pas cela, concluait *Calendau*. Déjà en 1937, deux autres articles de Lesaffre, remontant à l'année précédente et parus dans *L'Éclair* de Montpellier à l'occasion du jubilé littéraire de Maurras, suscitaient une vive réplique de Léon Teissier. Lesaffre déplorant les échecs de Maurras à prendre place au Consistoire, Teissier exposait pour sa part qu'il voterait contre lui, à l'occasion, et cependant sans animosité aucune car le souvenir de 1892 est toujours là qui commande une entière équité : « *Tant que i'aura un Félibrige, uno Prouvènco, un Miejour counscient, li generacioun d'ome revoi faran pèr aco de Maurras un eros naciounau entre*

Fôurès e Savié de Ricard », et en avançant, sans preuve, faut-il l'ajouter, qu'Amouretti aurait été « *lou paire e lou redatour de la declaracioun* », il accordait à Maurras le grand mérite d'avoir su tirer de celle-ci toutes les conclusions qui s'imposaient : « *Per l'ist'ori nostro 1892 es Maurras, lou noum de Maurras vòu dire 1892.* »

On ne saurait être plus ferme et plus précis, car Teissier rappelait que le Consistoire, n'étant point une académie, avait besoin de membres actifs, non de titulaires ne suivant les travaux que de très loin. Cinq mois après, le *Gai Saber*, se voyait adresser la même réponse, tandis qu'en écho à Nicolas Lasserre, *Calendau* déplorait, en octobre de la même année, que le pèlerinage de Maillane engendrât du fait de la présence de Maurras et du groupe Latinité, trop d'équivoques par rapport à la Cause, qu'il faudrait bien lever un jour. Avec le gouvernement de Vichy, il semble même que *Calendau*, qui ne lui est pourtant pas hostile, devienne encore plus sévère envers un dérapage possible du mistralisme. Lorsque Maurras, publiant dans la *Revue Universelle* du 15 janvier 1941 des pages qui vont constituer *La Contre-Révolution spontanée*, évoque pour les rejeter « tous les ratés de notre passé », Léon Teissier, encore que le Félibrige n'eut point été nommé mais seulement les Albigeois et que Maurras n'eut certainement pas songé à lui, élève une protestation solennelle :

Que Maurras ague resoun, la causo es pas en questiou : Albigés, juristo rouman, miejournal, felibre, tant que sian, n'avèn noste paquet : sian li rata dôu passat. Auriéu simplamen aima un peu mai de galantarié clins li mot. La Coumtesso es encaro bèn malauto, l'ouro es pas de ié dire qu'es estado vincudo. O fau ié lou dire, la Coupo Santo en man, coume lou prince Guihèn lou faguè sus la roco de Bèu-Caire...

De même, Maurras, remarquant, à propos du livre de Pierre Belperron, *La Croisade contre les Albigeois et l'union du Languedoc à la France* (Plon, 1942) que les recherches historiques, à commencer par celles d'Achille Luchaire, ont bien montré que cette guerre fut essentiellement religieuse, ce que Mistral ne pouvait savoir lorsqu'il écrivait *Calendau*, se voit opposer par Azéma la lettre envoyée par le maître de Maillane, en 1913, à André Sourreil pour le septième centenaire de Muret qui ne modifie pas d'un iota ses positions premières. Ignorait-il les travaux de Luchaire pour autant ? Ce souci de ne laisser diminuer en rien la mission du Félibrige permet à l'occasion de régler de vieux comptes. Un poème de Philadelphie de Gerde à l'adresse du Maréchal Pétain que Fe avait déjà critiqué n'échappe pas à *Calendau* :

S'èro morto pèr Filadelfo, sarié qu'aquelo pouetesso ie veguè jamai qu'un biais de poulitequeja. Aro, morto la Marlano, morto tambèn

l'antica peléya! Acò, noste paure ami Filhou-Bonfils l'avié devina i'a trento an (vèire L'Estello, 1911, p.125) e lapitounisso se n'en souven toujours dins sa rancuro qu'es, elo, eterno. Entre que d'innoucentas, coume Fontan e coumo iéu, èron estrambourda pèr ed dise de Mount-Pelhè! Soulamen e urousamen pèr Filadelfo! i'a que, quand de crid coume li sieu soun tounba dins l'ausido di Fontan, di Fihou, dis Azema, di Teissier, es pas facile de lis en sourti, e sufis pas de ié dire que s'agissié sîmplamen de tounba la Mariano. E n'en sarié tout parié se nous venien que la Declaracioun de 1892 èro un amusement parie de cameloto meme reialo (...) Mai li Crid restaran eternamen, car eternamen vieura l'antica peléya d'Oc, e li Crid soum bèn per uno part dins ço que nous rendguè felibre.

N'en concluons pas, faut-il ajouter, à un anti-maurassisme systématique de *Calendau*. Par exemple la revue n'hésita pas à publier, à peu près au même moment une *Balado pèr Maurras* pleine de ferveur de Nouno Judlin. Mais cette mise en perspective obsédante de la part d'un des courants félibréens les plus conscients de la vocation du Félibrige n'est-il pas un hommage particulièrement éclairant rendu à Maurras et à son œuvre? Dès lors, on comprend mieux la réfraction de sa pensée, les interprétations divergentes qu'elle put recevoir comme les difficultés où achoppèrent bien de ses disciples qui, comme d'autres, en leur temps, vis à vis de Mistral, pouvaient s'étonner de n'être pas compris du Maître dont ils s'efforçaient de prolonger les idées. Le *Manifeste du Comité d'action des revendications nationales du Midi*, de mars 1922, ne portait-il pas la signature de beaucoup d'admirateurs de Maurras (Frédéric Mistral neveu, d'Arbaud, Baroncelli, Dévoluy, Philadelphie de Gerde, René Farnier, Boudon-Lasherme (1882–1967), I.-Girard, *La Revue méridionale* et *La Revue Fédéraliste*, etc.) dont on retrouve les noms, ou à peu près, au Comité de la Ligue de la Patrie méridionale, l'année suivante) qui pouvaient s'estimer désavouées par son attitude. Ne devait-on pas chercher à préciser encore les choses? La déclaration des félibres fédéralistes limousins, à la vingt-deuxième fête de l'Églantine à Tulle (9–10 septembre 1922), quelques mois après la manifestation de Maillane, est à replacer, semble-t-il, dans ce souci de rééquilibre. Elle réclamait une assemblée pour une région limousine historiquement cohérente et reconnue de manière officielle, en même temps que la mise au point d'une constitution fédéraliste qui sauvegarderaient à la fois les pouvoirs du gouvernement fédéral (Affaires étrangères, Défense nationale, etc.) et les libertés des Républiques françaises fédérées. Reçut-elle l'approbation préalable de Maurras? Toujours est-il qu'elle réunissait plusieurs royalistes ou sympathisants, René Farnier (1888–1954), avocat à Limoges, qui dès avant 1914 avait mené dans le Salut National, l'hebdomadaire d'A. F. de cette ville, une campagne régionaliste, et

fait à l'Institut limousin d'Action française un cours de langue et littérature limousines sous la présidence de Marguerite Priolo reine du Félibrige limousin de 1909 à 1913, et devenue cette année là reine du Félibrige général, E.-Mazin, Georges Gaudy, le mémorialiste de guerre, Albert Pestour, etc. Et si Plantadis était mort au début de l'année, L.-J. de Bar (1866–1932), le Chaptal du Félibrige limousin assurait le lien avec les militants fédéralistes de 1892.

Mais ici, d'autres dissentiments et d'autres incertitudes pouvaient apparaître où Maurras n'était nullement en cause. Les fédéralistes limousins se plaignaient que le Félibrige ne fit pas assez d'action et que la Provence monopolise le collège des majoraux. Réaction anti-rhodanienne qui explique autant que des raisons graphiques les critiques souvent adressées aux Provençaux par un homme comme Albert Pestour. D'autres oppositions pouvaient naître des solutions envisagées. Lorsque les fédéralistes limousins répondirent à l'*Enquête sur les Bases logiques d'une Restauration provinciale* entreprise par le maurrassien Adolphe Lajoinie, rédacteur en chef de la *Revue méridionale* de Bordeaux et un des animateurs de la Ligue félibréenne de Guyenne et de Gascogne, ils s'empressèrent d'évoquer la déclaration de 1892 et en déplorant « la passivité » où s'était jusqu'alors complu le régionalisme, de réclamer un « Parlement d'Occitanie », que prépareraient des réunions générales de délégués des diverses Mainténances pour soutenir « les revendications nationales d'Occitanie » telles qu'elles avaient été énoncées dans le *Manifeste* de mars 1922. À quoi Lajoinie un peu gêné (après tout ne partageait-il pas avec eux les mêmes postulats fédéralistes?) ne trouva qu'à répondre : « Si nous faisons quelques réserves sur la création d'un Parlement d'Occitanie, que nous avons la crainte de voir devenir un jour un danger pour l'unité nationale, nous souscrivons au vœu de nos amis en faveur d'une assemblée générale prochaine. » Mais il était beaucoup plus à l'aise, dans le cadre de cette même enquête, pour répliquer cette fois à Mistral neveu, qui « du point de vue d'oc », renvoyait dos à dos François I^{er} et la Révolution, Richelieu et Napoléon : « l'attachement à notre Patrie nous impose une juste hiérarchie des valeurs dans l'ensemble des tons qui forment le plan fondamental de notre histoire nationale. » Réponse sans ambiguïté d'un maurrassien à un autre maurrassien, qui ne l'empêchera pas à son tour, sur un autre plan, de rencontrer bientôt des résistances d'un tout autre type.

Ainsi celle qui opposa le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux au Père Émile Peillaube (1864–1934) en 1927. Le doyen de la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris, agenais d'origine, qui n'était pas sans avoir des sympathies pour l'A. F., devait prononcer une conférence en compagnie d'A. Lajoinie sur le poète Jasmin. Le cardinal Andrieu, ancien admirateur de Maurras, mais dont on connaît le rôle dans le processus de

mise en l'Index de l'Action française, refusa de l'y autoriser, arguant des liens entre la Ligue félibréenne de Guyenne et Gascogne avec *La Nouvelle Guyenne*, l'hebdomadaire royaliste régional. Ce qui entraîna une protestation du Consistoire (réuni à Montpellier en juin suivant pour la *Santo Estello*), à laquelle le prélat prudemment se garda bien de répondre. Pourtant, si l'on croit le grammairien Louis Alibert (1884–1959) lui-même, la formule *Poulitico d'abord*, dont il intitulait son article de *Terro d'oc* en septembre-octobre 1927, soulevait toujours beaucoup de réticences dans les milieux félibréens :

Aqui un titoul fait per treboula toutis les que, dins le Felibrige, se soun encounsoumits en soumian flocs, ribans, medalhas, cigalos e tantis autres fadejets, vertadiès endourmitoris enventats per la tranquilhat des omes de gouvèrn.

Alibert ne se réclame pas autrement de Maurras, mais sa revendication explicite, « *l'autonoumio integralo de las provencios dins una Franso organisado federativement* », ne permet guère de s'égarer. Et l'année suivante, souhaitant la naissance d'un « *partit autonomiste oucitan* » sur le modèle du parti autonomiste breton, il rappelait en comparant le cas alsacien et le cas occitan que le fédéralisme de 1892, toujours d'actualité, avait reçu l'entière approbation de Mistral. Seulement dans quelle mesure Maurras ne figurait-il pas dans le lot des « *pouliticiens parisencs* » contre lesquels lors du centenaire de Mistral, le même Alibert incitait à la méfiance car ils risquaient, disait-il, de « *nous distraire de la realisaciù del nostre idéal racic e naciounal* » ? Toujours cet arbitrage difficile à rendre entre les revendications méridionales et la primauté de l'État-nation qui menace sans cesse de les minoriser. À partir de 1931, les affaires espagnoles allaient encore creuser l'écart. Maurras ne pouvait que rappeler l'impuissance où se trouvait une république démocratique à jamais décentraliser malgré des promesses renouvelées. Mais quand, à propos des Basques et des Catalans, il laissait craindre la décomposition des « *Espagnes* », en l'absence du fédérateur naturel, renversé, n'était-ce pas aussi pour regretter ce qu'en sens contraire, ce côté-ci des Pyrénées voyait se développer trop souvent : « *Ce régionalisme-là est de ceux qui ne se laissent pas faire.* » Quelques semaines plus tard, sur la tombe de Mistral, le 8 septembre 1934, s'adressant à la nouvelle reine du Felibrige, Suzanne Lambert, par ailleurs gagnée à ses idées, ne réclamait-il pas le droit à l'enseignement de la langue d'Oc (et des autres langues de France, puisqu'il rapprochait du Frère Savinien, le Frère Judicien qui avait œuvré dans le même sens pour le breton) sur un ton de liberté souveraine :

Il faut pendant ce septennat qui vient à peine de commencer, obtenir la langue à l'école. Il faut l'obtenir non pas comme une dérogance aux règlements sur laquelle certains inspecteurs veulent bien fermer les yeux, mais comme un droit reconnu, imposé, exercé.

Le même numéro de *Pampres et Lys* qui rapportait ces paroles, donnait le compte-rendu d'une grande réunion d'A. F. avec Léon Daudet, le 24 juin précédent, près de Mazamet, au domaine du Seba, sur les contreforts de la Montagne Noire, d'où le regard saisit le pays d'Oc, depuis les Pyrénées jusqu'à la Mer latine :

Terre sacrée des faydits, voisine de celle des Camisards. Endroit propice aux méditations historiques, et aux grandes réconciliations. Endroit plus propice encore aux graves déterminations. Ici, où tant d'hommes sont morts pour leur foi obstinée, les royalistes du Midi ont puisé l'énergie nécessaire pour tous les sacrifices.

L'héritage d'Oc dans son intégralité nourrit donc l'expérience monarchique d'hommes en qui se résume une histoire, et qui au nom de cette histoire jettent un défi aux tyrannies qu'ils pressentent devoir appesantir sur « les autels et les foyers ». Immolations des traditions méridionales à une cause autre ou leur transposition inéluctable sous les coups de la modernité ? Depuis quelques années, un autre disciple de Maurras, Jean Lesaffre, avait choisi, pour sa part de poursuivre directement l'enseignement fédéraliste et latin de son maître.

En janvier 1928, ce jeune languedocien, alors interne dans un lycée parisien et en proie au mal du pays, découvrit grâce à Léon Daudet, la littérature d'Oc et le Félibrige, tandis qu'aux grandes vacances suivantes l'ouvrage de Marius André, *La Vie harmonieuse de Mistral*, qui venait de paraître, compléta son initiation et lui révéla le fédéralisme mistralien en même temps que l'idée latine. A la rentrée, poursuivant ses études à Montpellier, Jean Lesaffre allait participer à l'essor du Nouveau Languedoc, un mouvement d'étudiants, fondé en avril 1928, qui se présentait comme une « société d'action régionaliste et études régionales ». D'abord vice-président, puis en 1931 président, J. Lesaffre y multiplia, en compagnie notamment de Roger Barthe et de Max Rouquette, manifestations et réunions dans toute la région, n'hésitant pas à utiliser la radio alors balbutiante, donnant des chroniques dans la presse (aussi bien au *Petit Méridional* républicain qu'à *L'Éclair* royaliste) et développant déjà « une politique occitane » en réponse à une série de problèmes qui débordaient de toutes parts le domaine proprement culturel. *Les Annales du nouveau Languedoc* pour 1931 faisaient remarquer que « le modernisme » imposait désormais à l'existence « tant intellectuelle que matérielle des exigences que nos prédécesseurs n'ont pas connues ».

Dans cette optique, elles exigeaient une « politique occitane » susceptible de réunir, grâce au fédéralisme l'appui de tous les partis : « fédéralisme appliqué à l'Occitanie » supposant avec « la renaissance des libertés et franchises communales, l'introduction de la langue, de l'histoire et de la littérature occitanes dans les établissements primaires et secondaires du Midi ». Et cette déclaration liminaire rappelait les propos de J. Lesaffre au Banquet de la *Nacioun Gardiano* du 8 mars 1930, qui s'était ouvertement réclamé de la déclaration de 1892, de celle du Comité d'action des revendications nationales du midi de 1922, ainsi que de celle, passée plus inaperçue, de la Ligue fédéraliste française que J. d'Arbaud et E. Sicard avaient lancée en 1919. C'était dans le droit fil de la doctrine mistralienne, dans le sillage de Charles-Brun que ce régionalisme se situait et le *Nouveau Languedoc* prit une part active à la célébration du centenaire de Mistral.

L'exemple catalan ne manqua pas de s'exercer également, d'autant que Lesaffre lui consacra sa thèse de droit soutenue en 1934. Son départ de Montpellier, puis la dispersion des autres animateurs, entraîna, après 1934, un lent déclin de l'association. Elle avait réussi non seulement à éveiller une nouvelle génération à la conscience d'Oc (sur son modèle se constitua à Toulouse une autre association régionaliste, celle des « Estudiants ramondencs » dont l'un des vice-présidents fut Jean Séguy). Sans rompre avec le Félibrige, qui, *capoulié* en tête, appuya ses initiatives, le *Nouveau Languedoc* entretint cependant d'excellents rapports avec Ismaël Girard et Oc. Processus d'une occitanisation du Félibrige destinée à faire naître en Provence de vives résistances, et qui devait en 1952 coûter à J. Lesaffre le siège de majoral ? D'une certaine manière, mais en même temps transmission à l'occitanisme contemporain d'une part non moins certaine (qui reste à apprécier puisque tout le *Nouveau Languedoc* était loin de relever de la seule obédience de Maurras) de la vision maurrassienne des choses. Ce ne sera ni la première ni la dernière fois, même si l'héritage, en ces cas là, demeure presque toujours inavoué, comme si le mouvement occitan d'aujourd'hui, signe d'une immaturité réelle, s'avérait incapable de baliser sa propre généalogie, sinon par exorcisme et conjuration.

Avant même la défaite de 1940 et l'occupation, la guerre d'Espagne et l'anti-fascisme particulièrement vivace dans le Midi ont fait naître des déchirements qui, exacerbés par la Libération, prolongés lors de la guerre froide et de la décolonisation, pesèrent particulièrement lourd sur le destin de la renaissance d'Oc. Le temps d'une appréciation plus juste ne serait-il pas enfin venu, à l'heure où, l'un après l'autre, s'effondrent les grands mythes révolutionnaires d'émancipation, qui, sitôt inscrits dans l'événement, se sont toujours mués jusqu'ici en nouveaux systèmes d'exploitation des peuples désormais ravalés au rang, si l'on ose dire, de masses. Encore

que la querelle graphique, masque exemplaire mais aussi cache-misère, ait maintenant tendance à prendre le relais des divisions antérieures, en les récapitulant au besoin. Si le nom de Maurras a cessé de soulever au sein du Félibrige un ostracisme datant de l'immédiate après-guerre et qui du reste fut plus limité qu'on ne l'imagine, il convient cependant de remarquer qu'aucune cérémonie félibréenne officielle n'illustra son centenaire en 1968, même si les félibres furent nombreux, individuellement, à lui rendre hommage à cette occasion. En revanche, du côté occitaniste, en dépit çà et là de quelques exceptions, Maurras demeure bien le grand maudit, du reste la plupart du temps rejeté sans jamais être lu, refoulé aussi pour mieux éviter des interrogations délicates. Dans le numéro qu'en 1973 *Les Temps modernes* consacrèrent aux « Minorités nationales en France » ne trouvons-nous pas ce témoignage scandalisé sur le fondateur du Parti nationaliste occitan : « François Fontan, que nous avons entendu déclarer devoir autant à Maurras qu'à Marx... » Et après ? Tout socialisme, ou prétendu tel, du fait qu'il ne parvient à s'imposer que chez un peuple déterminé, ne se condamne-t-il pas à prendre en charge tout l'héritage de ce peuple ? Les révolutions triomphantes, à défaut d'être réussies, n'apparaissent-elles pas toujours inséparablement nationales et sociales ?

En ce domaine, les jeux d'influence s'avèrent particulièrement complexes et contradictoires. Alors pourquoi pas Maurras aussi ? René Nelli qui souhaitait il y a six ans déjà, que, du point de vue de l'Oc, l'œuvre maurrassienne fût enfin réexaminée, vient dans un livre iconoclaste, de préciser le débat, bien au-delà du cas de Maurras qui par ailleurs s'y trouvera nécessairement impliqué. Après tout, une singularité historique en mal d'identité, lorsqu'elle se coupe d'une partie de son passé, et pis encore de son passé de renaissance, ne peut que contribuer à s'enfoncer elle-même dans l'état de dépendance dont elle prétend sortir. Ne serait-il pas bon de renvoyer ici à l'épigraphe mistralienne empruntée à l'*Armana* de 1868 qu'avait adoptée *Pampres et Lys* :

*Un pople que laisso toumba
La lengo e lis us de si paire
Noun merito que de creba
Souto lou pèd de l'usurpaire.*

Car un héritage, en tant que structure d'existence surmonte, *fin finalo*, les clivages rigides du champ idéologique. Ajoutons aussi qu'il ne se laisse que malaisément et toujours par force ramener à l'unité. L'appartenance pluriséculaire des diverses provinces de l'Oc à l'ensemble français, appartenance dont Maurras entendit tirer toutes les conséquences politiques et culturelles, dans la différenciation régionale qui les exprime, ne conduit-

elle pas à percevoir la réaction maurrassienne aussi comme un phénomène occitan ? Ce qui n'interdit pas d'envisager d'autres voies occitanes possibles, contraires et adverses, mais nécessairement en réciprocités de perspectives avec celle de Maurras, et s'en nourrissant dialectiquement autant qu'elles s'y opposeraient. En sens inverse, devant l'évolution nationalitaire d'une partie des occitanistes, on peut prévoir qu'une réévaluation contradictoire de la pensée du grand martégal ne tardera pas à faire sentir ses effets, qui sans doute a déjà commencé sur bien des points, dans le secret des intelligences et des cœurs. Tant il est vrai que félibres ou non, les hommes d'Oc peuvent difficilement éviter tôt ou tard de rencontrer Maurras et d'ouvrir en conséquence un débat ambivalent sur son œuvre. Richesses ou contradictions ? Les Blancs du Midi, dont une thèse récente vient de nous retracer solidement le passage, en Provence, du Légitimisme à l'Action française, et de qui tant de traits communs se retrouvent chez Maurras, à qui ils firent si souvent allégeance, n'étaient-ils pas, du reste, porteurs des mêmes tensions créatrices, conscience régionale robuste et patriotisme national affirmé, attachement irréductible aux traditions et sens des innovations politiques et économiques ? Pour Maurras comme en général pour l'Oc, on appréhende plutôt une forme négative d'identité autochtone, qui selon René Nelli « ... dans la mesure où elle n'y est pas tout à fait une ethnie... a pu bénéficier d'une civilisation aussi complexe et aussi humaine ».

À ses débuts, par répugnance de tout unitarisme philosophique, l'auteur du *Chemin de Paradis* (1895) ne sera pas insensible aux ferments dualistes affectant la civilisation méridionale. Mais si après Spencer, afin de mieux protéger l'homme des atteintes de l'État moderne, Maurras le réintégrait sans cesse plus au sein de la société, en les pluralisant tous deux, il ne pouvait néanmoins échapper à la contrainte historique qui, en France, comme le remarquait Curtius dans son *Essai sur la France* (1932), frappe au même moule l'État, la nation et la civilisation. Et, en l'absence de la monarchie nationale, source, à ses yeux, de vivantes médiations, cette logique ne risquait-elle pas de devenir oppressante et oppressive ? On sait la réponse que devait fournir Maurras, une réponse positive, trop positive même. Cependant, sommes-nous si loin du Félibrige, malgré le jaillissement poétique provoqué par ce dernier, que l'écart maurrassien peut le mesurer ?

Dans les deux cas en effet, nous avons affaire à une cristallisation idéologique similaire : un passé magnifié, ici celui de la civilisation méridionale, là celui de la monarchie française, fait naître un sursaut de renaissance, qui s'exprimera tantôt par la littérature, tantôt par la *politique*. *Conscience de décadence* donc, et par suite *reprise de tradition* à travers un fort investissement idéologique de cette tradition menacée, condition nécessaire de sa sauvegarde. Double protestation contre le monde moderne, leurs

adversaires n'ont pas fait faute de le leur reprocher, la *respelido* félibréenne et l'œuvre maurrassienne ont entre elles des affinités et des liens qu'il appartient désormais à la démarche érudite d'explicitier et d'apprécier : relations entre les hommes, contamination entre les idées, proximités des configurations sociologiques, contiguïté des champs historiques. Mais si elles se recourent, à l'évidence elles ne se recouvrent pas. Le succès de la renaissance catalane dessine le visage qu'aurait pu prendre un triomphe félibréen, comme la percée historique des fascismes découvre en quoi ils diffèrent essentiellement du nationalisme maurrassien. Quant au lien génétique entre Mistral et Maurras, à travers sa transmutation en héritage méditerranéen, il renvoie à l'essor de l'Action française par le biais d'un *classicisme* inhérent à la culture de la bourgeoisie du temps. Et de la mise au net de la Déclaration des félibres fédéralistes en 1892 au refus de contresigner l'appel du Comité d'Action des revendications nationales du Midi en 1922, se dessinent les tensions stratégiques entre nationalisme français et régionalisme d'Oc. Mais la retombée finale en 1945, arc-boutée à la *Seule France*, rouvrit tous les enjeux d'hypothèses en redécouvrant aux dépens de Maurras, la toute puissance du jacobinisme et son investissement permanent de la conscience nationale. Quand les sociétés tendent à l'homogénéité, la tradition saurait-elle figurer autre chose que l'hérésie laïque ou la marginalité historique ?

Retournement épistémologique qui déplace la problématique, de la protestation à la domination. Éparpillée sur le terrain de la puissance, la tradition retrouve sa cohérence sur celui du sens. Tout se passe comme si chaque uniformisation visible due au Progrès avait pu donner naissance à un ressourcement symbolique au Passé. La société française du siècle dernier en voie de nationalisation, par réduction, entre autre, des particularités régionales, se voyait cependant contrainte pour assurer la régulation de ce processus unificateur à réinterpréter aussi à son profit les réveils provinciaux qui tendaient à l'émancipation périphérique. Cette dialectique détournera la renaissance félibréenne comme elle fera éclater à terme le nationalisme maurrassien. Ne serait-ce point parce que dans le type de société *profanisante* sortie des Lumières, l'État, renforcé contradictoirement par les révolutions comme par les réactions, ne reconnaît plus d'autre légitimité que la sienne, quelle que soit sa base constitutionnelle et sa formulation politique ? En d'autres termes, y-a-t-il compatibilité entre cet État absolutisé et la tradition autrement que par abus de sens, et cela parce que la notion moderne de tradition, culturelle au politique, dépourvue explicitement de référence au Sacré, se prive en conséquence de l'enracinement, dans l'Absolu qui lui apporterait sa véritable force de résistance ? De la positivité affirmée à l'intériorité recherchée, pour Maurras comme pour le Félibrige, la véritable voie n'était-elle pas transhistorique ? Dans tous les cas, l'interrogation

lancinante pèse sur leurs héritages respectifs. Si l'évolution du mouvement régionaliste contemporain, qu'il soit d'Oc ou d'ailleurs, l'a conduit à récupérer nombre d'espérances hier encore dévolues au mouvement ouvrier et déçues ou trahies par ce dernier, cette mutation ne sera en mesure d'exercer tous ses effets que si l'espace sociologique des régionalismes parvient à susciter la cristallisation d'un *temps intérieur*. Il y aurait grand danger, en effet, à ce que l'immanence historique qui a permis la radicalisation actuelle des consciences régionales ne s'accompagne point de la transcendantalisation des liens de celles-ci avec un *ordo rerum* manifeste. Trop souvent, l'Histoire a-t-elle dérapé, de la liberté proclamée vers la tyrannie implicite, pour que nous ne répétions pas après Bernard Charbonneau, le grand écologiste béarnais, un avertissement qui prend valeur générale :

La révolution béarnaise ne naîtra que d'une rupture et d'un nouveau lien avec l'univers : d'une conversion opérée au cœur du microcosme personnel. La guerre pour l'indépendance du Béarn et de tous les pays prend d'abord forme spirituelle et personnelle, elle doit redécouvrir toutes les vieilles pratiques des religions : la contemplation du ciel et de la terre, l'ascèse, qui est à la fois, humilité devant la vérité et critique, dépouillement des illusions de la subjectivité individuelle ou collective.

Ce Béarn à édifier sur la table rase laissée par la tornade moderne doit enfoncer ses fondations dans le roc de l'esprit personnel. Le combat pour la libération est d'abord celui de soi contre soi-même : combat de la raison et de l'éthique contre l'instinct, de la décision contre l'habitude, de la conscience contre le sommeil de l'esprit. La défense et la renaissance du Béarn, l'horreur de la souillure et du mensonge, l'amour de la nature et des patries partent de l'individu. Le Béarn ne sera libéré que si les Béarnais se libèrent.

Il est remarquable qu'en Provence même, Mistral ait toujours suscité des réactions fort ambivalentes : les unes très favorables, visant le poète, un des plus grands dans l'universel, les autres, bien plus critiques, intéressant le Félibrige. Mais le Félibrige, lui-même, n'est-il pas suspect en Provence et ailleurs de drainer une idéologie, en l'occurrence le *mistralisme*, et sous couvert de celle-ci, d'imposer la prééminence du rhodanien ? Alors. Mistral qui a passionnément voulu la renaissance de l'Oc tout entier, n'aurait-il abouti qu'à renforcer le particularisme provençal ? Il faut bien reconnaître que l'échec de l'occitanisme contemporain en Provence résulte pour une forte part des profondes racines qu'y a jeté le Félibrige mistralien. Mais l'idéologie est une chose et l'histoire en est une autre. Le *mistralisme* n'a aussi bien pris que parce qu'il s'accordait par toutes ses origines à une sensibilité, à un consensus et pour reprendre le mot de Fernand Benoit (1892–1969),

justement un de ces hommes doublement gagnés à Mistral et à Maurras, à une *sociabilité*. Prolongeant en quelque sorte une conscience provençale d'Ancien régime (n'entendons pas ce mot dans son sens politique mais plutôt culturel et historique) qui risquait de sombrer au contact de la modernité, le Félibrige mistralien, dans toutes ses retombées, qui sont loin de se ramener à la langue seule, même si cette dernière, en particulier l'accent, demeure le cœur vivant de l'ethnotype, a permis, grâce entre autres à ces mythes que lui reprochent tant ses adversaires, de *maintenir* et de renforcer les facteurs de différenciation régionale et de patriotisme provincial tant vis à vis des autres terres de l'Oc que vis à vis du reste de la France. De même Maurras n'a-t-il pas contribué à exalter ce particularisme, lui qui déclarait en novembre 1912, au café Voltaire, devant Frédéric Mistral neveu, Arnavielle et Albert Bréart : « J'ai dit : *Politique d'abord!*, mais mon premier cri fut Provençal d'abord. Mon cœur et mon esprit nourris de la moelle de l'œuvre mistralienne redisent encore, rediront toujours ce cri. »

Qu'on le veuille ou non, en dépit de leur axiologie propre, la provençalité de Mistral comme celle de Maurras donnent à leurs actions en Provence même un retentissement tout à fait spécifique. Que l'on songe à des œuvres comme celles de Fernand Benoit (qui, avec ses trois frères tués en 1914–1918, parmi lesquels Charles Benoit, 1888–1914, l'auteur de *L'Olivier et le Tamaris*, Aubanel et Bloud, sous-directeur et collaborateur des *Quatre-Dauphins*, descendait de Ferdinand Béchard (1799–1870), député du Gard et le grand théoricien légitimiste de la décentralisation), dont une carte-dédicace porte ces mots : « À Charles Maurras, en souvenir de mon frère Charles Benoit et en reconnaissance de ses disciplines », de Marcel Provence, de Max-Philippe Delavouët, etc. Ne s'inscrivent-elles pas selon les grandes articulations d'une conscience provençale extrêmement soucieuse de son originalité? Pour sa part, Maurras fut l'un des premiers à rappeler dès les années 1890 l'existence sur l'autre versant des Alpes, d'une Provence irrédente, depuis Fenestrelle jusqu'au col de Tende, et il aura souvent l'occasion de le répéter. Par exemple, dans *La Montagne provençale* : « le provençal et le franco-provençal occupent tout le secteur prétendu italien, qui va de Bordighere aux faubourgs de Turin ». De même pour les marges provençales de l'autre côté du Rhône et pour les influences de la Provence jusqu'en Ligurie où on écrit encore « camia » malgré les progrès du toscan « camicia », notait Maurras en 1911, dans un texte recueilli plus tard dans *Les Vergers sur la Mer*, « Attique, Italie, Provence ». Le rapprochement opéré entre ces trois noms est significatif du statut de haute civilisation que la Provence « vieille héritière et type essentiel d'un peuple héritier » reçoit de Maurras, accédant ainsi au rang de modèle universel dont l'histoire offre une philosophie immédiate : « En Provence comme ailleurs, plus qu'ailleurs,

la Montagne est mère des hommes... Qui plus, qui moins, nous sommes tous gavots. Le roc gavot fonde et conserve, au lieu, je le crains bien, que l'embrun marin ronge et dissout. » Car la provençalité, insistait-il, comprend des aspects si divers. « Tant de provençalismes authentiques, qu'ont-ils de provençal ? qu'est-ce qui les commande, la roche, la terre ou la mer ? même si cette dernière n'est jamais loin ? »

Entre « le sombre Guelfe de Provence et le Marseillais Gibelin, cordial », il n'était pas loin de voir, plus que « différence de caractère ou d'intérêt, une opposition de résidences, de mœurs, presque de races ». Ce qui permettait à Maurras d'affirmer : « Les Provençaux, tant que nous sommes, pouvons être assez bien comparés aux atomes divergents de l'eau et du feu ». Mais autre question que fait lever cette Provence sans rivages, *qui est Provençal*, si l'on tient compte des apports humains si divers dont est constitué son peuplement ? Persuadé que le *phylum* du vieux fonds indigène n'avait jamais été interrompu, Maurras élargissait son mythe personnel (les Maurras n'étaient-ils point à l'origine de ces résidus de guerriers maures subsistant après la défaite musulmane et lentement assimilés, méditerranéens perdus parmi d'autres méditerranéens ?), à la provençalité tout entière « ... certain démon naturel à ce vieux peuple de Provence, qui, s'étant connu *fier et libre* n'a pas consenti à *périr*. Même à Marseille, même dans les fonds de Marseille ! » N'est-ce point la substance même de l'œuvre de Mistral et du Félibrige que Maurras a ainsi recueillie et bien recueillie pour la transmettre à son tour aux Provençaux d'aujourd'hui ainsi qu'à ceux de demain, et au delà d'eux, à tous les hommes d'Oc. Mais il entendit la transmettre aussi à l'ensemble des Français.

Toutes ses campagnes fédéralistes ne lui avaient-elles pas enseigné l'impossibilité de mener une action de caractère global dans le seul cadre méridional, éclaté de tous côtés ? Sacrifiait-il pour autant le culturel au politique, parce que la priorité accordée au second canonisait toutes les contraintes historiques propres à l'État-nation ? Il serait malgré tout un peu vain de reprocher à Maurras de n'avoir point développé ses idées contre-révolutionnaires au seul profit de l'Oc. Les textes, en effet, jaillissent pour prouver d'abondance qu'il eut inséparablement conscience que la renaissance d'Oc postulait un rejet de la Révolution française et que cette œuvre de réaction intégrale, si on ne voulait pas la voir verser en son contraire, c'est à dire une fois de plus prolonger les principes révolutionnaires, devait s'appuyer sur l'héritage le plus hostile en France à la Révolution, en l'occurrence les traditions monarchiques. Faute de quoi, les tentatives d'autonomie régionale et les projets fédéralistes risquaient de déboucher sur ce qu'un de ses amis les plus chers, l'historien Jacques Bainville, appellera, dans la *Revue universelle* du 15 février 1934, *l'hypothèse impie*, la dissociation de la construction française sous la pression

des *nationalismes linguistiques*. Maurras se sentant à la fois Provençal et homme d'Oc, Français et *gréco-latin*, autrement dit, dans son vocabulaire, *roman*, la confrontation n'intervenait pas entre des choix idéologiques et des fidélités charnelles, puisqu'elle ne se présentait pas terme à terme, mais plutôt décalées jusqu'à l'intérieur des éléments opposables. Faut-il rappeler que Maurras n'hésita jamais, pour ce qui est notre propos, à s'allier à d'authentiques républicains et d'ardents démocrates, et que chez lui, dans le domaine de l'Oc, le sentiment d'appartenance s'avéra toujours beaucoup plus fort que l'adhésion partisane ?

De plus, en dehors de la France qui parvint à l'unifier, ou à peu près, sauf pour le cas de quelques terres marginales le long des Alpes et des Pyrénées, l'Oc connut-il jamais de *réunion* politique incluant la totalité de ses territoires ? Comment négliger cette pesanteur multiséculaire qui est aussi un enracinement ? Au demeurant, dans *ce Midi*, classes et partis, dans la mesure même ou les seconds reflètent à quelque degré les premières sans s'y ramener absolument, n'ont jamais fait autre chose qu'adapter des tactiques, qui peuvent être lues comme occitanes par les observateurs, à des stratégies qui sont perçues politiquement comme *françaises* par les acteurs. Hiatus qui traverse de part en part la conscience d'Oc, et vaut à droite comme à gauche, au centre comme ailleurs, les plus récentes élections n'y apportant guère de démentis sur ce point. Privée de ses *forces vives*, bourgeoisie d'affaires ou de fonctions, classes moyennes, petite bourgeoisie, petite paysannerie, classe ouvrière, la *respelido* est demeurée pour le meilleur et pour le pire, surtout l'apanage d'une *intelligentsia*. Jamais comme ailleurs, chez d'autres renaissances, d'autres groupes sociaux ne sont venus relayer le réveil culturel afin de le transformer en reconquête d'identité. Par là, la renaissance d'Oc manifeste une redondance désespérante qui lui fait remettre, en dernier ressort, les meilleurs des siens dans la matrice hexagonale sans néanmoins cesser de se présenter comme une protestation de type véritablement *national*. Cette équivoque sera-t-elle jamais levée ? Ne se trouve-telle pas au cœur même de l'œuvre de Mistral ? Et partant, à un degré moindre, jusque chez Maurras ? N'oublions pas que tout savoir est un pouvoir, que *collectivement*, les intellectuels se définissent par rapport à *une instance politique*, objective ou virtuelle, incarnée dans des institutions ou entée sur une sociologie évidente. Si cette instance vient à faire défaut, serait-ce que les masses sont demeurées à la périphérie de leur histoire, dépossédées par une étroite bourgeoisie culturelle ? Il est certain qu'hier comme aujourd'hui les élites d'Oc, félibréennes ou occitanistes, en prétendant exprimer le peuple, n'ont surtout engagé qu'elles-mêmes.

Mais les masses existent-elles quelque part, en dehors des lieux privilégiés où évoluent ceux qui s'efforcent de parler en leur nom ? Plutôt,

ne représentent-elles point, comme le soupçonne Jean Baudrillard, une puissance *d'absorption et de neutralisation* dans laquelle viennent se perdre l'information, l'histoire, le sens, *trous noirs* de la sociabilité, voués en retour à d'inéluctables *implosions*? Dorénavant exclus d'un ordre qui a évacué le cyclique et le rituel, dont toutes les structures et tous les mythes exaltent la nécessité de *l'expansion* et du progrès, sans possibilité aucune de réversion sous peine d'effondrement, ordre qui se définit exclusivement comme *réel*, le seul réel (entendons matériel), les morts ne participent plus au vaste échange symbolique avec les vivants qui garantissait l'existence des sociétés traditionnelles (c'est-à-dire toutes les autres, sauf la nôtre). Seuls les historiens, ces professionnels du passé, entretiennent encore quelque familiarité avec eux. Aussi n'a-t-on jamais tant parlé de *cultures populaires* que depuis qu'elles ont cessé de l'être, manipulées désormais par les spécialistes de l'animation et des *mass-média*, quotidien s'avilissant en spectaculaire ou en idéologique. En effet, la réversibilité des travaux et des jours, des alliances et des saisons a fait place partout, ou à peu près, à une double projection à l'infini, production / consommation. Renvoyé à ce défaut généralisé de symbolisme, le destin de l'Oc, de quelque nom qu'on le traduise, civilisation, ethnie ou nationalité, ne serait-il pas, afin de survivre à l'aliénation qui lui a été faite historiquement, menacé de se muer aujourd'hui en *territoire de la grammaire, en espace du texte et du discours*, où la parole vivante aura été normalisée par le signe mort, sous la haute direction de quelques maîtres de la langue? Promu source, figure et moyen du Pouvoir, comment l'Oc, à la recherche de lui-même, évitera-t-il de dégénérer en ce que l'on appelle, de l'autre côté du *rideau de fer*, une *langue de bois*, langage substituant à la sémantique l'idéologie, seule habileté à reconnaître les vrais locuteurs, à désigner les bons citoyens?

Pour n'avoir point voulu séparer la langue des traditions qu'elle véhiculait, pour n'avoir point coupé *l'histoire* du *passé*, au risque de paraître s'enfermer dans la ruralité, l'archaïsme et le folklore, Mistral, le Félibrige et avec eux Maurras, n'ont pas fini de nous interpellier. Car leur refus de la modernité terroriste constitue un défi viscéral autant que raisonné dont le compte n'est pas près d'être rendu, ni le bilan dressé. On ne saurait y répondre en effet que par un défi similaire, de valeur sans doute retournée, mais qui en soit la juste équivalence. Et, à cet égard, une certaine raison marxisante, qui s'y annonce maximaliste, ne signifie pas mieux qu'une autre, bourgeoise et minimaliste, sa réplique inversée par jeu de miroir.